

## Le zoo humain, une longue tradition française

Pascal Blanchard

### Résumé

Jusque dans les années trente, la France a exhibé dans ses zoos, foires et expositions des milliers de gens Importés" des colonies fraîchement conquises. Bien plus qu'un dérapage regrettable et exceptionnel le zoo humain est une tradition bien française, qui a structuré la pensée raciale du siècle, et qui n'est pas sans avoir laissé des traces dans l'inconscient collectif.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Blanchard Pascal. Le zoo humain, une longue tradition française. In: Hommes et Migrations, n°1228, Novembre-décembre 2000. L'héritage colonial, un trou de mémoire. pp. 44-50;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.2000.3597>

[https://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_2000\\_num\\_1228\\_1\\_3597](https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2000_num_1228_1_3597)

---

Fichier pdf généré le 27/02/2019

# LE ZOO HUMAIN, UNE LONGUE TRADITION FRANÇAISE

*Jusque dans les années trente, la France a exhibé dans ses zoos, foires et expositions des milliers de gens "importés" des colonies fraîchement conquises. Bien plus qu'un dérapage regrettable et exceptionnel, le zoo humain est une tradition bien française, qui a structuré la pensée raciale du siècle, et qui n'est pas sans avoir laissé des traces dans l'inconscient collectif.*



par  
**Pascal  
Blanchard\***

Le 6 novembre 1998, un article de Christian Tortel intitulé "Les Kanaks au zoo"<sup>(1)</sup> rappelait à beaucoup de Français que notre République avait ouvertement cautionné et validé une mise en scène de l'Autre dans un but explicite d'infériorisation raciale. L'histoire de cette centaine de Kanaks, mis en cage au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931, transférés ponctuellement au cœur de l'Exposition à Vincennes pour amuser les visiteurs, et donnés en spectacle aux populations allemandes au cours d'une tournée de la honte, en échange de quelques hippopotames, n'a pas été un cas isolé.

Grâce aux récents travaux de Joël Dauphiné sur cette histoire<sup>(2)</sup>, au livre-événement de Didier Daeninckx<sup>(3)</sup>, à l'histoire de Christian Karembeu concernant ses ancêtres présents à Vincennes en 1931<sup>(4)</sup> et aux recherches de l'Achac (Association connaissance de l'Afrique contemporaine) depuis maintenant deux ans<sup>(5)</sup>, nous commençons à peine à nous pencher sur cette page sombre de notre histoire récente. Ces zoos humains, tradition bien française depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, énoncent par le rapprochement des deux termes la négation la plus parfaite de l'Autre, celui-ci s'inscrivant explicitement dans le monde de l'animalité. Exception de l'histoire, égarement de quelques maniaques racistes, épisodes furtifs d'un passé à jamais disparu ? Bien au contraire, la France a le triste privilège d'avoir organisé régulièrement et consciemment de tels spectacles tout au long de son histoire coloniale, et jusqu'à une époque récente.

Les zoos humains sont bien les symboles incroyables d'une époque (1875 à 1930) et ils se comptent par centaines. Oubliés jusqu' alors de notre histoire et de notre mémoire, absents des manuels

1)- Article paru dans *Libération*.

2)- Cf. *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris : de la case au zoo*, L'Harmattan, 1998.

3)- *Cannibale*, Gallimard, "Folio", 1999 (Verdier, 1998 pour la 1<sup>ère</sup> édition).

4)- Rapportée notamment par le *Vrai journal* de Karl Zéro sur Canal+, et par le magazine *VSD* (cf. "La blessure secrète d'un Bleu d'outre-mer", octobre 1998).

5)- Voir l'article paru à ce sujet au mois d'août 2000 dans *Le Monde diplomatique*, "Ces zoos humains de la République coloniale", pp. 16-17.

\* Historien, coauteur de l'ouvrage *De l'indigène à l'immigré* (Gallimard, 1998), de l'ouvrage collectif *Images d'empire 1930-1960* (La Documentation française-La Martinière, 1996), de *L'Autre et Nous* (Syros, 1995) et du catalogue *Images et Colonies* (éd. Achac-BDIC, 1993) ; président de l'Association connaissance de l'histoire de l'Afrique contemporaine (Achac) depuis 1990 et directeur, depuis 1996, de l'agence historique Les Bâisseurs de mémoire.

6)- Une exception toutefois : un manuel scolaire de seconde (français) paru chez Delagrave, dans un chapitre sur l'Autre, reprend l'article de Régis Guyotat dans *Le Monde* (16 janvier 2000) et notre interview, sous le titre "Zoos humains", ainsi qu'une iconographie issue des collections de l'Achac sur les Achantis au Jardin d'acclimatation à la fin du siècle dernier.

7)- Un programme sur les zoos humains, en préparation depuis deux ans à travers une vaste collecte documentaire, commence à la fin 2000 à travers quatre axes : une exposition itinérante (Bamako-Paris-New York) ; un colloque international (Paris, avril 2001) ; un ouvrage-catalogue ; et un grand document TV de 52 minutes.

Autant d'axes pour inscrire, le plus largement possible, la mémoire des zoos humains dans les consciences collectives des Français, des Américains et... des Africains. Ce programme est dirigé par un certain nombre de chercheurs et de spécialistes ; outre l'auteur du présent article, on peut citer Nicolas Bancel (université Paris-Orsay), Sandrine Lemaire (Institut européen de Florence), Gilles Boëtsch (CNRS, Marseille), Éric Deroo (réalisateur)...

scolaires<sup>(6)</sup> et des musées, ces multiples "villages nègres" ou expositions au Jardin zoologique d'acclimatation ont pu être reconstitués par des recherches récentes, à travers des milliers de clichés et de cartes postales, ainsi qu'à travers des films inédits<sup>(7)</sup>. Dans ce processus complexe de regard sur l'Autre et d'imaginaire raciste, ils représentent le premier "contact" réel et quotidien entre l'Autre exotique et l'Occident.

## DES EXHIBITIONS "RÉPUBLICAINES"... ET POPULAIRES

Ces attractions, expositions ou villages nègres restent aujourd'hui encore des sujets complexes à aborder pour un pays, une République et une culture qui mettaient alors en exergue "l'égalité de tous les hommes". De fait, dans le contexte de la mission civilisatrice de la France aux colonies, ces zoos, où des "exotiques", mêlés à des bêtes, se montrent en spectacle dans des cages de bois à un public avide de distraction, sont la démonstration la plus évidente du décalage existant entre discours et pratique. La République française a non seulement toléré ces représentations, mais elle les a soutenues et accompagnées avant de les intégrer pleinement dans les grandes expositions coloniales de 1922 et 1931.

Au-delà d'un simple spectacle, qui croisait des cirques comme celui de Buffalo Bill ou les attractions folkloriques d'alors, ces populations exotiques venues des quatre coins du monde pendant de nombreuses années participaient à un processus beaucoup plus instrumentalisé qu'une simple présentation de fête foraine. Tels les monstres décrits par Tod Browning dans son film *Freaks* (1932), ils se retrouvent au cœur d'intérêts multiples, répondant à l'attente de populations fort différentes et à des phénomènes de répulsion-attraction fort complexes.

Le matin, ces "sauvages" servaient de "sujets" aux scientifiques, heureux de trouver chez eux des spécimens à mesurer afin de valider les thèses biologiques alors en construction, et aux journaux à sensation, toujours avides d'histoires merveilleuses mettant en scène ces "nouveaux monstres". L'après-midi, grand public, scolaires et badauds se retrouvaient au Jardin zoologique d'acclimatation ou au "village local" pour s'extasier ou s'effrayer devant des êtres si "étrangers". Le soir, le Tout-Paris et la "bonne société" venaient applaudir aux Folies-Bergère et au Casino de Paris, tandis que les classes populaires allaient s'amuser dans l'enceinte de Magic City ou dans les multiples fêtes foraines.

On est ici au cœur même de notre rapport à ces cultures "autres". Scientifiques, grand public et politiques ont trouvé dans ces êtres exhi-

bés une réponse à leurs fantasmes les plus divers. Avec les zoos humains, on est en présence du premier "contact réel" entre notre culture et ses "monstres médiévaux" réifiés à travers les populations exotiques que l'Occident vient de coloniser. Le rapport au corps et à la différence devient alors essentiel dans la construction des identités. De fait, lorsque l'on se situe au niveau culturel, le concept identitaire ne fonctionne plus du tout de la même manière ; ainsi, le modèle de référence devient autre, puisque nous sommes dans le domaine des signes, c'est-à-dire dans des systèmes de connaissance et de reconnaissance basés sur la communication. La culture est un mode de communication horizontale qui réfute l'altérité absolue. Nous guettons le semblable qui nous rassure et nous avons un sentiment ambigu pour l'Autre, qui généralement nous attire et nous révulse à la fois. Ceci explique le caractère pluriel des attitudes, celles-ci variant selon les contextes idéologiques, sociaux et politiques, la mode, l'image de soi.

## LA REPRÉSENTATION ANCIENNE DE LA DIFFÉRENCE TROUVE ICI SON PUBLIC

Le problème de la vision de l'Autre, essentiellement à travers son corps et sa mise en scène, est de savoir ce qu'elle apporte de fondamental à la connaissance. On pourrait dire qu'elle ne procure pas seulement une satisfaction cognitive, mais aussi un plaisir des sens. Au-delà d'une simple exhibition, les "acteurs" des zoos humains, après leur passage au Jardin d'acclimatation, devenaient des "bêtes de scène" aux Folies-Bergère, ce qui tend à prouver que la fascination qu'ils provoquaient pouvait jouer sur plusieurs registres. Il n'est donc pas surprenant que la représentation de la différence dans le cadre de ces exhibitions ait pris comme support la dimension morphologique, expression accentuée de l'altérité et non de la variabilité, et que l'image du corps monstrueux en soit la forme extrême adoptée, puisque supposée provoquer le dégoût. Comment montrer l'Autre, comment prouver son étrangeté s'il ne porte pas les stigmates de l'altérité absolue, celle que l'on peut voir dans le visible, dans le tangible et que nous reconnaissons comme telle.

Dans un livre récent, Katérina Stenou<sup>(8)</sup> souligne bien comment cette représentation du monde était déjà dans l'esprit des grands voyageurs : Marco Polo ou sir Walter Raleigh décrivent les monstres des



*C'est dans le contexte des découvertes lointaines et des conquêtes coloniales que les théories évolutionnistes du XIX<sup>e</sup> siècle ont pu affirmer en toute bonne foi que l'homme était un produit de l'évolution animale et que le maillon qui liait l'un à l'autre était le "sauvage".*



8)- *Images de l'Autre*, Seuil, 1998.

contrées lointaines. S'ils suscitent de l'émerveillement et de la curiosité en leur temps, implicitement ces récits ne provoquent aucune interrogation parce qu'ils s'inscrivent parfaitement dans les croyances de l'époque. On connaît les conséquences qu'aura cette conception ternaire imposant que l'Autre soit plus proche de l'animal que de nous, que ce soit lors de la découverte de l'Amérique ou de la colonisation de l'Afrique. C'est au nom de cette différence, d'un Autre proche de l'animalité, alors que nous serions "humanité", que l'on a pu spolier, exterminer ou réduire en esclavage.

Si dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, à la suite de Georges Louis de Buffon, la science occidentale se lance dans une reconnaissance de la variabilité physique des peuples de la terre, rapidement, les savants souhaitent pouvoir disposer d'autres éléments que les simples récits plus ou moins sérieux des voyageurs. Si le Muséum impérial d'histoire naturelle recommande au voyageur de recueillir des moulages d'humains vivants et, à défaut, des photographies, rien ne vaut le sujet en chair et en os. Les questions que se posaient alors les scientifiques relevaient souvent d'une curiosité très naïve, comme par exemple celle de la "couleur de la peau des négrillons" au moment de leur naissance, et, au cas où ils seraient blancs, du temps qu'il leur faudrait pour avoir celle de leurs parents !... Autant dire que les sciences de l'homme accueillent (et recueillent) avec un plaisir et un intérêt non dissimulés ces "caravanes" exotiques arrivant en France, puisqu'elles leur procurent les premiers véritables "spécimens" vivants pour leurs études et leurs recherches, en leur donnant la possibilité "d'examiner avec soin les indigènes campés à la porte de Paris"<sup>(9)</sup>. Remis en perspective dans ce contexte si particulier d'élaboration des premières pensées sur les "races", l'existence des zoos humains prend une tout autre dimension. C'est à partir de ces quelques groupes – véritables "échan-

9)- *La Nature*, revue scientifique de la Société d'anthropologie, 1877.



2 PARIS - Jardin d'Acclimatation  
Jeune Fille Achanti

Série N° 6

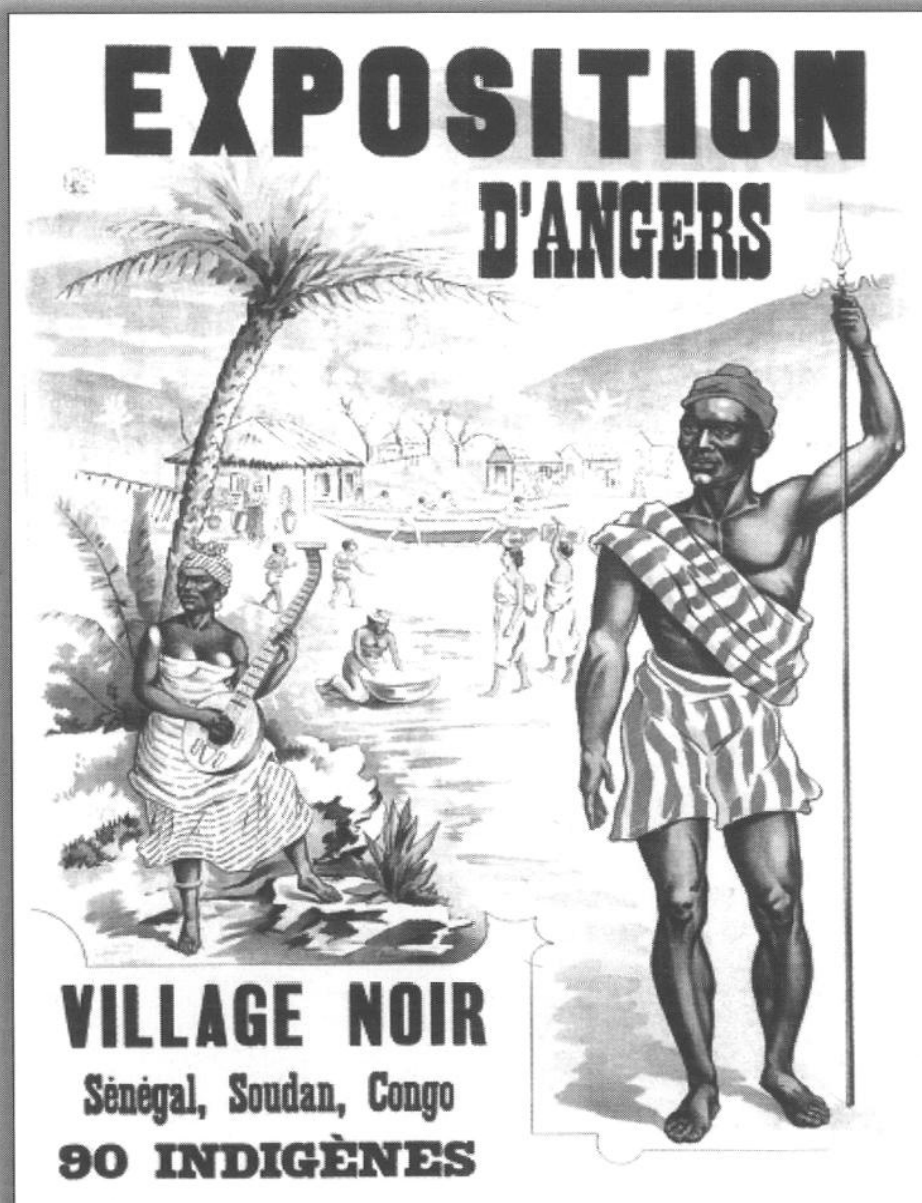
Vues Stéréoscopiques Julien Damoy

*tillons de races humaines*” et “*pièces originales*”(10) – recrutés par des intermédiaires sans scrupule que s’élabore, se confirme et se structure la pensée raciale du siècle qui s’annonce.

10)- Extraits de *La Nature* (janvier 1890 et janvier 1884).

## CONQUÊTE COLONIALE, VILLAGES NÈGRES ET EXPOSITIONS : UN MÊME UNIVERS ?

C'est dans le contexte des découvertes lointaines et des conquêtes coloniales que les théories évolutionnistes du XIX<sup>e</sup> siècle ont pu affirmer en toute bonne foi que l'homme était un produit de l'évolution animale et que le maillon qui liait l'un à l'autre était le “sauvage”. Et parmi les sauvages, le plus évident à singulariser, parce que le plus facile à stigmatiser, était le “nègre”. Cette prétendue caution d'une différence radicale entre “races” par le discours scientifique servira de nouvelle justification à l'expansion coloniale et expliquera la passion des peuples colonisateurs pour les zoos humains.

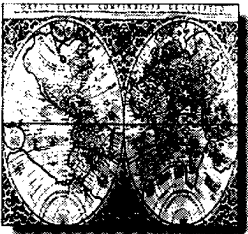


1906, anonyme, imprimerie F. Deloche, Lyon, lithographie. © Achac.



*À Nantes, un village africain  
offre au regard du visiteur,*

*à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle, les mêmes  
images qu'hier. Nos enfants croisent  
le regard du singe, celui de la girafe...  
et celui du "nègre" dans le même  
mouvement : nous sommes toujours  
des clients avides d'exotisme.*



11)- Pascal Blanchard  
et Nicolas Bancel,  
*De l'indigène à l'immigré*  
(Gallimard, 1998)  
et (avec Laurent Gervereau),  
l'ouvrage collectif  
*Images et Colonies*  
(Achac-BDIC, 1993).

Le zoo humain est alors beaucoup plus qu'un spectacle inacceptable ou une déviance à caractère mercantile, car il est conçu comme une leçon de choses, une classe de sciences naturelles grandeur nature et ouverte à tous dans le contexte de la "République des professeurs". Une entreprise aidée, et même orchestrée par les

pouvoirs publics et par l'initiative privée, qui présentaient leur "village" dans le cadre de foires, d'expositions ou d'espaces "officiels" de la République. De 1877 à 1912, des dizaines de "troupes" de Nubiens, Somalis, Zoulous, Achantis, Galibis, Hottentots, Congolais et autres lilliputiens se succéderont à Paris, dans le cadre du Jardin zoologique d'acclimatation, du Champ-de-

Mars ou de la célèbre foire Magic City pour les "coupeurs de têtes". Puis les villages noirs, sénégalais ou "nègres" perpétueront la tradition dans des dizaines de villes de province, avant d'être eux-mêmes remplacés par les apothéoses coloniales qu'ont été les grandes expositions de 1922 et 1931.

La République n'hésitait pas alors, comme avec les Kanaks en 1931, à mettre en scène sa mission civilisatrice pour justifier aux yeux des métropolitains les investissements outre-mer<sup>(11)</sup>. Ces malheureux Kanaks, qui savaient pour la plupart lire et écrire et exerçaient diverses professions en Nouvelle-Calédonie, avaient été recrutés par l'intermédiaire de la Fédération des anciens coloniaux et de l'administration pour "un voyage à l'Exposition". Ils ne savaient pas encore le rôle de "sauvage" que l'on attendait d'eux. Installés hors de l'enceinte de l'Exposition de Vincennes, ils devaient "jouer" au cannibale. Il fallait bien qu'il en reste dans l'Empire... sinon l'action coloniale de la France aurait perdu de sa légitimité.

## QUE RESTE-T-IL DES ZOOS HUMAINS EN CETTE FIN DE SIÈCLE ?

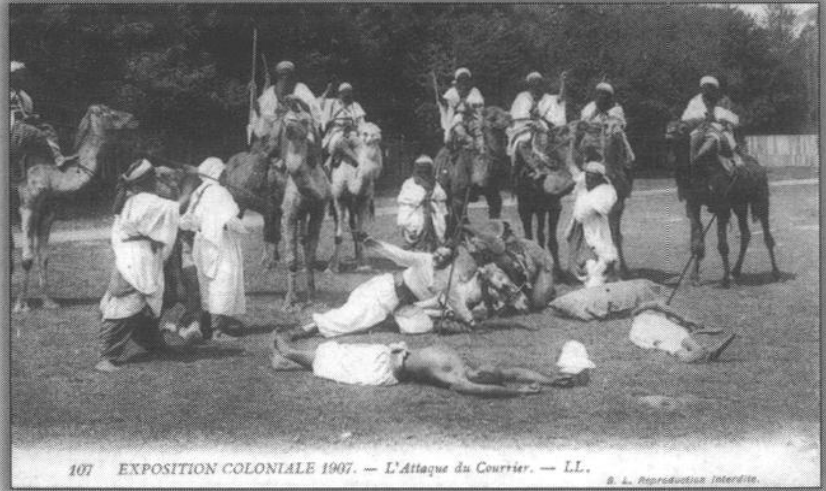
Aujourd'hui, grâce à la télévision et aux magazines, on peut contempler chez soi les images de cet ailleurs "si différent". On peut aussi retrouver les "autres" *in situ*, lors de circuits organisés par les voyagistes qui proposent les nouveaux "safaris humains"... ou tout simplement en regardant "nos" banlieues (comme hier "nos" colonies) ! Mais notre regard est-il pour autant si différent de celui de nos grands-parents ? On peut en douter en constatant que les zoos humains existent encore. À Nantes par exemple, au milieu d'un "safari

parc”, un village africain offre au regard du visiteur, à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle, les mêmes images qu’hier. Il permet en plus à celui-ci d’augmenter notablement la fréquentation des visiteurs... et personne n’y trouve à redire<sup>(12)</sup>.

Nous l’acceptons, nos enfants croisent le regard du singe, celui de la girafe...

et celui du “nègre” dans le même mouvement : nous sommes toujours des clients avides d’exotisme. C’est cette demande qui continue de créer l’offre et nous propose toujours du monstre et du sauvage. Nous en avons besoin pour nous rassurer, pour définir non pas ce que nous sommes, mais ce que nous ne voulons pas être. Tel est le constat le plus sombre au sein du pays des Lumières, qui affirme dans ses valeurs les plus essentielles l’égalité de tous les hommes.

Alors, Pays des droits de l’homme, il est temps de regarder ton histoire, et pas seulement les heures de gloire. La colonisation a été et reste une tâche sombre de la mémoire de ce pays. Il est temps que la France décolonise ses consciences. D’abord en établissant enfin un espace consacré à cette histoire et à ce passé. Seule puissance coloniale à ne pas l’avoir fait, elle possède pourtant un lieu – le musée des Arts d’Afrique et d’Océanie, à la porte Dorée<sup>(13)</sup> – et une chance historique : ce lieu se libère en offrant toutes ses collections au futur musée du quai Branly voulu par la présidence de la République. Alors, messieurs les politiques, après avoir mis un siècle à accepter que l’art nègre entre au Louvre... ne faut-il pas essayer d’être un peu plus rapide pour que “l’indigène” sorte des ténèbres d’où le colonialisme l’a plongé ?



“L’attaque du courrier”, Exposition coloniale de Paris, Lehnert et Landrock, Paris, 1907. © Achac.

12)- La campagne publicitaire de ce “safari parc” fit l’objet d’une réaction dans la presse en 1994. La Ligue des droits de l’homme, le Mrap, SOS Racisme ou l’Achac dénoncèrent “l’exposition en parallèle d’hommes, de femmes et d’enfants importés pour la circonstance à côté des animaux vivants d’un zoo”. Malgré ces réactions, les organisateurs du “safari parc” ont continué à exploiter leur “village ivoirien”, avec le soutien des collectivités locales.

13)- “Un musée pour la France coloniale”, *Libération* du 17 juin 2000.



Dossier *Imaginaire colonial, figures de l’immigré*  
n° 1207, mai-juin 1997

**Philippe Dewitte**, “Regards blancs et colères noires”  
Dossier *Les Africains noirs en France - II - La vie culturelle*  
n° 1132, mai 1990

